

REVUE DE PRESSE

7 minutes (comité d'usine)

Texte Stefano Massini

Mise en scène Olivier Mellor

Avec Marie Laure Boggio, Delphine Chatelin, Marie-Béatrice Dardenne, Valérie Decobert, Karine Dedeurwaerder, Aurélie Longuein, Valentine Loquet, Sophie Matel, Elsie Mencaraglia, Emmanuelle Monteil, Fanny Soler



Du 27 janvier au 31 janvier 2026

Centre Culturel Jacques Tati

Rue du 8 mai 1945, 80090 Amiens

Du 11 au 28 juin 2026

Théâtre de l'Épée de Bois

30 Route du Champ de Manœuvre, 75012 Paris

Contact PRESSE

Francesca Magni Relations presse et communication

Francesca Magni

06 12 57 18 64

francesca@francescamagni.com

www.francescamagni.com



FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

Liste presse - Centre Culturel Jacques Tati

Mardi 27 janvier 2026 à 14H30

Micheline Rousselet / Culture SNES

Mireille Davidovici / Blog Arts-Chipel

Marie Céline Nivière / Coups d'œil

Yonnel Liégeois / Chantier de Culture

Jean Pierre Léonardini / L'Humanité

Agnès Santi / La Terrasse

Jeudi 29 janvier 2026 à 14h30

Isabelle Levy / Coup de Théâtre

Bruno Fougnyes / La revue du spectacle

Emmanuelle Saulnier Cassia / Un fauteuil pour l'orchestre

Baudouin Eschapasse / Le Point

Lisa Giroladini / RFI

Vendredi 30 janvier 2026 à 19h30

Nicolas Arnstam / Froggy delight

Liste presse - Théâtre de l'Épée de Bois

Générale de presse le jeudi 11 juin 2026 à 21h

Gérard Noël / Regarts

Simone Endewelt / La Nouvelle Presse Magazine

Marie Dufour / Vivre Paris

Raphaël Morata / Point de vue

Valérie Beck / Le journal du Dimanche

Alya Aglan / Culture-Tops

Mathieu Perez / Le Canard Enchaîné

David Season / Les chroniques d'Alceste

Carla Boi / TV5 Monde

Vendredi 12 juin 2026 à 21h

Eric Dotter / Radio Aligre + Sortiz

Vincent Bouquet / Sceneweb

Laura Plas / Les 3 coups

Samedi 13 juin 2026 à 21h

Aurélien Gerbault / La Croix

Dimanche 14 juin 2026 à 16h30
Dany Toubiana / La souriscène

Jeudi 18 juin 2026 à 21h
Floriane Jacquin / La Bobine

Samedi 19 juin 2026 à 21h
Louis Juzot / Hotello

Samedi 27 juin 2026 à 21h
Philippe Kalman / Sequana guide

Dimanche 28 juin 2026 à 21h
Catherine Correze / Manithea

Interviews

RFI / Interview « invité culture » de Olivier Mellor par Lisa Giroladini.
→ Diffusion le 9 juin à 06h18 et 13h47

Radio Aligre / Interview en direct de Laure Boggio et Valérie Decobert par Eric Dotter le 8 juin entre 10h et 10h20.

La Scène / Interview d'Olivier Mellor par Hanna Laborde pour la Scène.
→ Attente date de diffusion.

QUOTIDIENS

N°24451 - lundi 1^{er} juin 2026

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE DE
JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



De la lutte des classes au présent

Dans la chronique du 11 mai, il était question de la parution en français de *Donoid*, la pièce que l'auteur italien Stefano Massini a consacrée à la formation du Père Ubu de la Maison-Blanche. Aujourd'hui, c'est encore de Massini qu'il s'agit, avec *7 minutes (comité d'usine)*, mise en scène par Olivier Mellor, qui a fondé et dirige la compagnie du Berger. En 2016, en Italie, *7 minutes* avait fait l'objet d'un film de Michele Placido. C'est dire la large portée de l'œuvre, qui aborde de front le monde du travail. Onze femmes, ouvrières, employées, sont dans l'attente d'une décision cruciale. Blanche, leur porte-parole (Karine Dedeurwaerder, à l'autorité superbe), leur rapporte par à-coups le résultat de la négociation avec les nouveaux patrons, « les costards-croûtes » qui promettent que la boîte restera ouverte, sans licenciements, à condition qu'elles acceptent d'amputer leur pause déjeuner de sept minutes.

La proposition, éminemment perverse, est d'abord accueillie avec soulagement, jusqu'à ce qu'il y ait débat, au sein d'un collectif où chacune s'avère apte à révéler une identité singulière, compte tenu de sa propre réalité sociale. Tout le nerf de la mise en scène, d'une rigueur orchestrale, est dans l'exposé des motifs de l'une face aux autres, dans sa parole et jusqu'au moindre geste, jusqu'à la mimique la plus intime. À ce jeu-là, il serait malséant de ne pas livrer le nom des actrices, lesquelles, autour du pivot dialectique qu'incarne Blanche, dessinent les figures en relief - tour à tour et ensemble à la fois - d'une partition chorale d'exception, chacune s'avère apte à révéler une identité singulière.

Honneur à elles toutes qui, en une heure trente-cinq d'horloge, savent s'inscrire dans ce tableau d'une démocratie in vivo, en donnant sa pleine grandeur à la conquête de la dignité, en un échange sur la valeur d'usage capitale du travail. Ne pas omettre la présence de quatre musiciens qui escortent ce débat essentiel. Dans une composition de Séverin Toskano Jeannard, s'immiscent, dans le huis clos, des bruits de couloir, des rumeurs de machines, des échos de la ville et surgissent des riffs de guitare et des solos de saxo au cœur de cette forte illustration de lutte des classes au présent. ■

7 minutes (comité d'usine), mise en scène d'Olivier Mellor, du 11 au 28 juin, au Théâtre de l'Épée de bois (la Cartoucherie de Vincennes), route du Champ-de-Manœuvre, Paris 12^e. Rens. : www.epeedebois.com. Avant une belle tournée en 2027 (Amiens, Beauvais, Lille, Hirson, Moreuil, etc.).

Jean-Pierre Léonardini

HEBDOMADAIRES

Le Point

DU PAIN SUR LES PLANCHES

Huit pièces de théâtre à voir (ou à éviter) en juin

Comme chaque mois, « Le Point » vous aide à faire votre choix dans la multitude de spectacles à l'affiche. Notre verdict.

« Sept minutes (comité d'usine) » ★★★★★

Sur scène, elles sont onze. Onze femmes. Onze ouvrières travaillant dans une usine textile confrontée à de graves difficultés financières. Le nouvel actionnaire du groupe demande un geste au comité d'entreprise : rallonger la journée de travail de sept minutes. La représentante du personnel met au vote cette décision.

Ce texte de Stefano Massini, mis en scène par Olivier Mellor, aurait pu n'être qu'un énième drame social. Conçu comme la pièce de Reginald Rose (*Douze hommes en colère*), ce huis clos se transforme en véritable thriller lorsque les protagonistes se mettent à douter de la version de l'histoire qui leur est livrée.

Les nouveaux actionnaires investiront-ils vraiment les sommes promises si les ouvrières renoncent à leur pause quotidienne ? Ne s'agit-il pas d'un jeu de dupes et de fausses promesses ? Ce qui ne devait être, au départ, qu'un arbitrage apparemment anodin se transforme en choix cornélien.

Baudouin Eschapasse

MENSUELS

la terrasse

THÉÂTRE - CRITIQUE

Olivier Mellor et la Compagnie du Berger présentent « 7 minutes (comité d'usine) », œuvre chorale intensément politique et plaidoyer pour la dignité

Olivier Mellor et la Compagnie du Berger s'emparent de la pièce chorale de Stefano Massini, thriller haletant centré sur un comité d'usine unissant ouvrières et employées, faisant face à une décision difficile. Un vibrant éloge du dialogue en vue d'aguerrir une pensée commune. Un plaidoyer pour la dignité.

C'est un théâtre somme tout rare, un thriller social qui interroge et donne sens à la puissance et aux fragilités du collectif, quand il s'agit pour les plus vulnérables de faire entendre leurs voix face aux puissants, à ceux qui décident, depuis des lieux rendus inaccessibles. Où en est-on ? Comment la lutte pour l'égalité et la dignité s'exprime-t-elle ? Loin des rétrécissements, assignations et mirages identitaires de l'époque, loin de la logique immonde du bouc émissaire, la compagnie du Berger voit large. Les yeux grands ouverts sur l'humanité des personnages, sur la nécessaire fraternité – sororité – que demande la vie, la pièce braque le projecteur sur une assemblée d'ouvrières et employées, dans l'attente de la décision des dirigeants de leur entreprise, menacée de fermeture. Elles sont 11, représentant quelque 200 salariés. Lorsque Blanche, la porte-parole de leur comité d'usine, revient après près de quatre heures de réunion, elle annonce la nouvelle : pas de fermeture de Picard & Roche, mais les patrons leur demandent de renoncer à 7 minutes de leur temps de pause. Les divergences, les oppositions, les humeurs s'expriment, avant un vote décisif pour savoir s'il faut oui ou non accepter cette condition.

De l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous

Plus que le résultat du vote, grâce au remarquable texte autant qu'à l'interprétation millimétrée et à une mise en scène impeccable de précision et d'empathie, c'est le cheminement des unes et des autres, ce sont leurs confrontations qui importent, riche d'implications politiques, exposant toutes sortes de difficultés et débats. Toutes singulières, de la gamine de 19 ans aux anciennes, ces femmes sont incarnées par de belles comédiennes, dont Karine Dedeurwaerder dans le rôle de Blanche, ainsi que Marie Laure Boggio, Delphine Chatelin, Marie-Béatrice Dardenne, Valérie Decobert, Aurélie Longuein, Valentine Loquet, Sophie Matel, Elsie Mencaraglia, Emmanuelle Monteil et Fanny Soler. Installées dans un lieu à elles au sein de l'usine, tandis que derrière de hauts murs (infranchissables ?) se réunissent « *les costards-cravates* », elles s'engagent dans un dialogue vigoureux qui se fait vibrant appel à la dignité. Limpide, la scénographie contribue à faire entendre l'universalité de la lutte, sans aucun didactisme.

Comme toujours dans le travail de la compagnie, la musique et la composition musicale, ici signée par Séverin Toskano Jeanniard, accompagne la partition théâtrale. Huit ans après avoir adapté avec succès *L'Établi* (2018) de Robert Linhart, qui avait intégré l'usine Citroën de la Porte de Choisy afin de mieux appréhender la réalité de la condition ouvrière, Olivier Mellor et les siens éclairent à nouveau avec talent le monde du travail – ce n'est pas si fréquent sur une scène de théâtre. Auteur du reconnu *Chapitres de la chute / Saga des Lehman Brothers*, Stephano Massini s'est notamment inspiré de la lutte des ouvrières de Lejaby en Haute-Loire pour écrire ce texte révélateur. Force est de constater que son actualité demeure, tant nous avons besoin de débat démocratique, de réflexion commune, d'attention réelle envers tous les membres du corps social.

Agnès Santi

RADIOS



INVITÉ CULTURE

Par : **Service Culture**

Du lundi au vendredi, un journaliste du Service Culture reçoit un acteur de la vie culturelle, pour aborder son actualité et réagir aux initiatives artistiques en France et dans le monde.

[Lire la suite](#)

Diffusion le mardi 9 juin 2026 à 06h19 et 13h47.



INVITÉ CULTURE Olivier Mellor, pour la chronique sociale «7 minutes (comité d'usine)»

Olivier Mellor, pour la chronique sociale «7 minutes (comité d'usine)»



03:36

Faut-il tout accepter pour garder son travail ? Cette question est au cœur de la pièce 7 minutes (comité d'usine) de Stefano Massini, mise en scène cette année par Olivier Mellor. Dans une usine Picard & Roche, onze femmes disposent d'une heure top chrono pour s'accorder sur une décision : voter pour ou contre la réduction de leur pause déjeuner de 7 minutes, au nom des 200 ouvrières de l'usine. Une chronique sociale où le temps devient outil de pouvoir.

09/06/2026

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/invit%C3%A9-culture/20260608-olivier-mellor-pour-la-chronique-sociale-7-minutes-comit%C3%A9-d-usine>

Aligre fm
93.1

RADIO LIBRE
INDÉPENDANTE
DEPUIS 1981

RADIO SCENIC #8 JUIN 2026 : 11 FEMMES POUR 7 MINUTES ET L'ÉTÉ AU GRAND PALAIS



RADIO SCENIC

LUNDI, DE 10:00 À 11:00

Emission théâtrale Radioscenic explore l'actualité théâtrale, témoin de la société, de ses interrogations, de ses doutes, du...

ANIMATEUR(s) :

Eric Dotter

VOIR PLUS

Interview en direct de Marie-Laure Boggio et Valérie Decobert par Eric Dotter le
lundi 8 juin 2026 entre 10h et 10h20



Passage entre 00 : 00 et 29 :04

PRESSE DIGITALE



CRITIQUES

7 minutes (comité d'usine) : Une formidable bataille humaine

La Compagnie du Berger présente la magnifique pièce de Stefano Massini, inspirée de la lutte des ouvrières de l'usine Lejaby à Yssingaux en 2012. Une histoire qui reste fortement d'actualité.

Le metteur en scène [Olivier Mellor](#) fait un théâtre exigeant, festif et populaire, basé sur le collectif. Avec sa compagnie, il aborde le répertoire – [Jean Racine](#), [Victor Hugo](#), Jean Rostand, [Bertolt Brecht](#) –, mais n'en néglige pas le contemporain, celui qui renvoie à une réflexion sur notre société. Après *L'Établi*, spectacle conçu à partir du roman de Robert Linhart, qui dressait un portrait de la condition ouvrière en 1968, le metteur en scène s'empare, après [Maëlle Poésy](#), de *7 minutes (comité d'usine)* du dramaturge italien **Stefano Massini**, connu essentiellement en France pour son texte, [Femme non-rééduable](#) et sa *Lehman Trilogy*.

Un marché illusoire

Elles sont déjà sur le plateau. Nous avons le temps de les observer. Leurs vêtements, leurs attitudes, nous en disent déjà beaucoup sur leurs personnalités. En fond sonore, une musique accompagne ce que l'on perçoit comme un instant d'attente. L'une d'elles arrive en retard et la parole va surgir. L'inquiétude est à son comble. Leur usine vient d'être rachetée. Ces femmes sont les représentantes du personnel d'une usine de textile.

Voilà plus de quatre heures que Blanche, leur porte-parole et doyenne du groupe, est « enfermée » avec les patrons. Les « cravates », comme elles les appellent.

Elle sort enfin avec la bonne nouvelle. L'usine est sauvée. Aucun dégraissage n'est prévu. Les salaires sont maintenus. En revanche, une seule condition : toutes les employées devront renoncer à sept minutes de leur temps de pause réglementaire. C'est la liesse. Que représentent donc sept minutes ? Elles doivent voter si cette condition est acceptable. Blanche leur demande de ne pas précipiter leur choix, car ce temps donné représente beaucoup de choses : des heures de travail gratuit au profit des patrons, un renoncement à un acquis social qui ouvre la porte à bien des dangers. Et surtout, elles ne doivent pas oublier leur mission, qui est de représenter tous les salariés et donc de penser avant tout collectif et non personnel.

Onze femmes en colère

Tel le procédé employé dans *Douze hommes en colère*, une voix s'élève pour faire réfléchir et fléchir les autres, pour que la raison l'emporte. Chacune, ouvrière ou employée de bureau, raconte sa vie, ses rêves, ses blessures, ses espoirs, pour tenter d'expliquer sa décision. Toutes ont en commun la peur du chômage. Stefano Massini dessine alors, sans fioriture et d'un beau trait de plume, une assemblée de femmes aux aspirations différentes. À travers cette chronique sociale, il dresse également un état des lieux du monde du travail.

L'auteur offre ainsi de beaux rôles à interpréter. **Karine Dedeurwaerder**, très convaincante dans le rôle de Blanche, **Marie-Laure Boggio**, **Delphine Chatelin**, **Marie-Béatrice Dardenne**, **Valérie Decobert**, **Aurélie Longuein**, **Valentine Loquet**, **Sophie Matel**, **Elsie Mencaraglia**, **Emmanuelle Monteil** et **Fanny Soler** portent ce chœur féminin avec justesse et intensité.

Un front populaire

Ce huis clos est mis en scène très vivement par Olivier Mellor. La scénographie représente une salle du personnel, au mur du fond composé de cartons et à l'éclairage aux néons, très soignée. Le plateau n'est jamais abandonné. Les personnages, même lorsqu'ils sont dans l'écoute, sont toujours en action. La musique originale jouée en direct accompagne la montée dramatique de la situation. Même si cela peut surprendre, la petite parenthèse musicale, dans laquelle les filles chantent *La Chanson d'Hélène* du film de Claude Sautet, *Les Choses de la vie*, touche au cœur et émeut. C'est une pause dans leurs combats quotidiens.

Créé au Centre culturel Jacques Tati à Amiens, ce spectacle sera présenté en juin à Paris, au Théâtre de l'Épée de bois, avant d'entamer une tournée qu'on souhaite très large sur le territoire. Parce que plus que jamais, la parole de ces femmes, qui se sont battues pour garder leurs droits, même infimes, doit se faire encore entendre. Bravo.

Marie-Céline Nivière



froggy's delight
le site web qui frappe toujours 3 coups

7 minutes (Comité d'usine)

Centre Culturel Jacques Tati

Élues pour les 200 autres ouvrières de Picard et Roche, une entreprise textile, elles représentent le Comité d'usine. L'entreprise vient d'être rachetée. Le porte-parole du comité, Blanche, la plus ancienne, est avec la direction depuis plus de 3 heures et elles l'attendent.

Comme pour la plupart de ses spectacles, **Olivier Mellor** propose une distribution foisonnante. Et pour une fois, il ne s'agit que de femmes. Avec "**7 minutes (Comité d'usine)**", Olivier Mellor et la **Compagnie du Berger** proposent un vrai travail de troupe dans le sens le plus noble du terme, où le collectif est mis à l'honneur.

C'est la pièce de l'italien **Stefano Massini** (traduite par **Pietro Pizzuni**), inspirée de la lutte des ouvrières de l'usine Lejaby en 2010, qu'Olivier Mellor et la Compagnie du Berger défendent : une pièce chorale pour 11 comédiennes.

Comme à l'habitude, les musiciens jouent en direct mais pour une fois, ils sont invisibles, seules les femmes étant sur scènes. Quant à eux, installés derrière le décor, ils sont le poumon qui donne le souffle sur une composition brillante de **Séverin Toskano Jeanniard** aux accents jazz défendue par **François Decayeux**, Séverin Toskano Jeanniard, Olivier Mellor et **Louis Noble**.

La scénographie, conçue collectivement par le même quatuor, est sobre mais ingénieuse : un mur fait de cartons empilés et un cercle lumineux qui surplombe la scène, au dessus des deux barres de néons. Toute l'action se passe dans la salle de pause où les femmes sont réunies. Il y a les ouvrières et deux employées avec lesquelles tranparaissent quelques rivalités.

Bientôt Blanche revient et leur révèle le marché proposé par la nouvelle direction : garder leur emploi mais renoncer à 7 minutes sur leur pause-déjeuner quotidienne. Elles ont deux heures pour se concerter, voter et donner une réponse commune.

Comme dans "7 hommes en colère", Stefano Massini décrit une réflexion collective, un débat où chacun défend ses arguments. Avant que, grâce à Blanche, qui aura beaucoup de mal à leur expliquer, elles ne comprennent que ce qui se joue dépasse le cadre strict de leur cas personnel et de l'usine mais soit une étape marquante pour le monde ouvrier à ne pas négliger.

Le suspens monte crescendo dans ce huis-clos tendu du début à la fin et soutenu par une équipe incroyable d'une écoute constante qui parvient à transmettre les multiples émotions qui traversent ces femmes et leur évolution à chacune dans une pièce palpitante décrivant l'individualisme qui gangrène un groupe.

Il ne tient ici qu'à la pugnacité d'une seule ouvrière (**Karine Dedeurwaerder**, fabuleuse) de faire douter et convaincre les indécises pour faire (peut-être) triompher le collectif.

Un passionnant portrait de groupe et de femmes porté par des comédiennes magnifiques.

Nicolas Arnstam



De la lutte des classes, qui existe encore, une belle démonstration collective avec "7 minutes (Comité d'usine)" et ses quinze interprètes

Une usine textile en France, Picard & Roche. L'arrivée de nouveaux investisseurs provoque une réunion entre la direction et les employées. Celles-ci, les deux cents ouvrières et les employées des bureaux, ont élu onze représentantes qui, à leur tour, ont désigné une porte-parole enfermée depuis des heures dans les locaux de la direction. Il s'agit de négociations au sujet des changements que cette nouvelle direction va décider dans l'organisation du travail. Et l'ambiance est tendue. Le climat du textile en France et en Europe est détestable depuis des années maintenant, et les fermetures d'usines, et les délocalisations foisonnent. Toutes craignent pour leur emploi.

Elles sont dix à attendre, dans la fébrilité et l'impatience, car la réunion avec les patrons n'en finit pas. Huit ouvrières et deux employées de tous âges. Certaines viennent d'être embauchées depuis peu, d'autres sont là depuis des dizaines d'années, de mère en fille, comme cela se passe dans certaines villes où l'usine locale est le principal employeur. La porte-parole aux prises avec les patrons, c'est la plus âgée du groupe, on pourrait dire l'aînée tant cette ambiance d'atelier ressemble à une famille. Une famille avec ses histoires jamais closes, ses dissensions, ses jalousies et malgré tout l'indéfectible besoin de rester ensemble, solidaire, qui revient toujours comme pour un groupe embarqué dans la même galère.

C'est dans une salle de l'entrepôt de stockage où s'empilent des murs de cartons que va se dérouler "7 minutes (comité d'usine)" où les élues sont réunies dans l'attente de ce qui va leur tomber sur la tête. Fébrilité et angoisse palpables jusqu'à ce qu'enfin revienne la porte-parole. Fébrilité accrue lorsqu'elle prend le temps de raconter la manière dont s'est déroulé son entretien avec la demi-douzaine d'hommes en costard-cravate, elle, simple ouvrière seule face à eux, financiers, décideurs ou technocrates qui ont l'avenir de toutes entre leurs mains.

Passé l'explosion de joie quand elle leur annonce qu'aucune ouvrière ne serait virée et que l'usine ne serait pas délocalisée, passé l'explosion de rires lorsqu'un détail, un léger changement dans leurs habitudes, a été annoncé à la toute dernière minute de la réunion, un petit quelque chose qui, suite aux craintes d'un licenciement massif, paraît une broutille, une blague, rien, juste une question de 7 minutes ! Qu'est-ce que 7 minutes dans une journée ?
Peanuts !

Là est donc tout l'enjeu du vote que ces onze déléguées doivent faire au nom des deux cents ouvrières de l'usine : 7 minutes par jour qui seront supprimées de la pause de 15 minutes à laquelle elles avaient droit jusqu'à ce jour.

La pièce de De Stefano Massini part de cette minuscule concession faite au profit des dirigeants pour explorer les incidences dangereuses que ce petit grain de sable peut engendrer et des répercussions que cela peut avoir sur la suite des décisions patronales. Avec un sens très aigu de la mise en scène, le débat entre les onze déléguées avance arguments après arguments, confidences après confidences, oppositions après conflits, en maintenant un suspens permanent qui tient le spectateur en haleine.

Mis à part l'intelligent déroulement de l'action (dont le thème a été inspiré par des reprises et des fermetures réelles d'usines comme celle de Lejaby en 2010), le spectacle repose sur le jeu réaliste des comédiennes et la mise en scène précise et harmonieuse d'Olivier Mellor.

Chacune des onze comédiennes réussit avec talent à planter leurs personnages dans le sol rugueux du monde ouvrier, créant ainsi des personnages attachants, drôles, tragiques qui sont d'une impressionnante présence pendant les presque deux heures où elles restent toutes en scène. Palme spéciale pour l'interprétation de Blanche, la porte-parole, par Karine Dedeurwaerder qui, dès son entrée, s'impose pour réussir un contrepoids suffisant à ses dix camarades de jeu.

Derrière le mur de carton qui clôt le fond de scène, un jazz-band de quatre musiciens donne du rythme et une dimension presque cinématographique à certains passages plus émouvants que d'autres. Un orchestre de musiciens qui joue à l'abri des regards pour laisser tout l'espace de jeu à l'univers féminin, volonté du metteur en scène de laisser pleinement la parole à ces femmes de combat qui parviennent à faire valoir la nécessité de garder les acquis sociaux (conquis souvent de haute lutte dans le passé) sous peine de voir les droits de chacun lentement grignotés par l'appétit de la finance et du patronat pour qu'à la fin, il n'en reste que des miettes et un retour à la jungle esclavagiste du travail d'il y a deux siècles.

Le thème peut paraître assez ardu, mais le texte, la mise en scène et le jeu des articles dynamisent totalement la pièce en renouvelant sans cesse l'attention et l'intérêt pour ce qui se déroule sur scène dans une ambiance fourmillante et colorée.

© Bruno Fourniès

CULTURE TOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS



THÉÂTRE

7 MINUTES (COMITÉ D'USINE)

Faut-il choisir entre la dignité et le travail ?

De Stefano Massini

Durée : 1h30

Mise en scène Olivier Mellor (Compagnie du Berger)

Avec Marie Laure Boggio, Delphine Chatelin, Marie-Béatrice Dardenne, Valérie Decobert, Karine Dedeurwaerder, Aurélie Longuein, Valentine Loquet, Sophie Matel, Elsie Mencaraglia, Emmanuelle Monteil, Fanny Soler

NOTRE RECOMMANDATION : 

THEME

- Dix femmes du comité d'usine de Picard & Roche attendent leur porte-parole qui, depuis quatre heures, négocie seule avec les repreneurs de l'entreprise. Les « costards-cravates » leur imposent de voter, au nom des deux cents ouvrières et employées, une proposition qui semble indolore : si elles acceptent de rogner sept petites minutes sur leur temps de pause, l'usine ne fermera pas, et tous les emplois seront sauvegardés.
- Débutent alors d'effrayantes discussions sur ce qui est acceptable : doit-on perdre sa dignité en renonçant aux droits acquis pour sauver son emploi ? le thème est inspiré par la lutte des ouvrières de Lejaby des années 2010.

POINTS FORTS

- Un texte captivant très bien écrit et pensé qui suscite un suspens dans la décision.
- Une scène en huis-clos avec, pour seul décor, des chaises et un mur de cartons qui entourent une entrée.
- Des comédiennes qui jouent à l'unisson, chantent, discutent, se déchirent, formant un collectif d'ouvrières et d'employées convaincant, qui bougent à la fois ensemble et les unes contre les autres.

QUELQUES RESERVES

Aucune.

ENCORE UN MOT...

- Dans une société du travail exclusivement composées de femmes, ouvrières ou employées, les rapports de force se doublent du bras de fer imposé par des « *costards-cravates* », dominants à la fois par le capital financier, par l'intimidation et par la ruse.
- La question de la dépendance au salaire pour assurer la survie des familles, en général monoparentales, se trouve au cœur des enjeux concernant la qualité de la vie au travail.
- Les personnes les plus précaires sont finalement celles qui sont davantage soumises à l'écrasement social parce que, pour éviter la catastrophe du chômage, elles sont convaincues de devoir renoncer à leurs droits, voire à leur dignité de travailleuses.

UNE PHRASE

- « *Nous voulons être libres, mais nous avons peur de la liberté. Choisir, décider, est une obligation autant qu'une liberté.* » (Stefano Massini)

L'AUTEUR

- Né à Florence en 1975, **Stefano Massini** est auteur de théâtre, metteur en scène et contributeur à *La Repubblica*. Il a remporté de nombreux prix littéraires italiens et internationaux, dont les prestigieux *Premio Vittorio Tondelli* et *Premio Ubu*, le *Drama Guild Award* ainsi que le *Outer Critics Circle Award*.
- Ses œuvres, traduites en vingt-sept langues, font de lui l'auteur italien contemporain le plus joué sur les scènes internationales, jusqu'en Iran et en Corée. Stefano Massini adapte pour la scène des romans et des récits, et traduit William Shakespeare dans sa langue natale.
- *7 minuti -Consiglio di fabbrica* paraît en 2014 et est adapté au cinéma en 2016 par Michele Placido. De 2015 à 2020, Stefano Massini est directeur artistique du *Piccolo Teatro* de Milan. • Sa *Lehman Trilogy*, mise en scène par Sam Mendes, fait ses débuts à Broadway en 2020, est multi-primée aux *Tony Awards* à New York en 2022.
- Enfin, en janvier 2025, Stefano Massini est nommé directeur artistique du Théâtre national de Toscane à Florence.

ALYA AGLAN

LA BOBINE

MOUVEMENT CRÉATIF



BLOG >

CRITIQUES

THÉÂTRE

11 FEMMES EN COLÈRE POUR UN HUIS CLOS POLITIQUE

Grâce à une mise en scène énergique, la Compagnie du Berger s'attaque aux questions posées par 7 minutes (comité d'usine). 11 comédiennes esquissent des sensibilités féminines diverses et sous tension en dévoilant toute la complexité de renoncer à quelques minutes de pause

Écrit par [Floriane Jacquin](#) le 30 Juin 2026

Alors qu'une épée de Damoclès les menace, dix femmes issues d'un comité d'usine, attendent avec hâte le retour de Blanche, leur porte-parole. Cette dernière a été invitée à négocier l'avenir des salariées de l'usine Picard & Roche avec les nouveaux propriétaires. Son retour est un soulagement : aucun poste ne sera supprimé, aucun salaire ne sera sacrifié. Les « costar-cravate » n'ont qu'une infime demande au comité : renoncer à 7 minutes de pause par jour. Ce qui pourrait ne sembler rien, rien que quelques minutes, vient cristalliser les oppositions autour du travail, de la condition des femmes, des trajectoires de vie, des statuts sociaux et du pouvoir.

Le spectateur est directement projeté dans une salle de pause aux vieux néons et aux chaises en bois bon marché. Mais ce qui frappe avant tout dans ce huis clos dépouillé, ce sont ces femmes qui attendent le verdict, occupent l'espace comme elles peuvent ; déplacent les chaises, les envoient valser ou s'y installent au gré des débats. Un jeu de place est à l'œuvre. Tout semble contraster avec la réunion policée et mielleuse à laquelle Blanche vient d'assister et qu'elle décrit aux autres : des hommes autour d'une table qui parlent chiffres et rentabilité. Les comédiennes survoltées de la compagnie du berger campent des femmes tantôt tristes, exaltées, suspicieuses, distraites, moqueuses ou à bout de nerfs. Elles refusent l'injonction professionnelle à la neutralité pour penser ensemble, et non sans friction, les rapports patriarcaux et capitalistes.

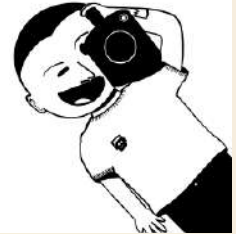
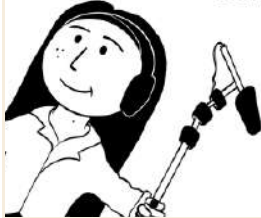
Parfois, un « tic tac » se fait entendre en filigrane. S'agit-il de l'urgence de la décision à prendre ? On pense aussi à la course effrénée des aiguilles autour du cadran pendant la pause déjeuner. Peu importe, qu'il soit celui de la concertation ou de la journée de travail, le temps est omniprésent dans la mise en scène. Il est compté, il compte. Pour le patron, il représente une source de rentabilité économique, 7 minutes de pause en moins c'est 7 minutes de travail gratuit en plus. Pour ces femmes, le temps est tour à tour synonyme d'exploitation, de dignité ou de sacrifice. En débattant, elles se le réapproprient par la parole. Lorsque du jazz retentit, on comprend d'ailleurs toute la portée politique des moments cruciaux de la délibération. Genre de lutte, il accompagne par exemple le face à face des leadeuses de chaque camp assises côte à côte : le choix est un luxe, « on ne peut pas refuser » ou le choix est une responsabilité, « et si on perdait notre boulot en leur montrant qu'on flanche ? ».

Sophie, 19 ans, doit trancher. Tandis que la scène se fait ring pour l'ultime vote, le dernier mot est laissé à la jeunesse. Lumières stroboscopiques et rock traduisent l'acmé d'une tension politique : l'engrenage de la réduction des acquis sociaux. Quand les lumières se rallument, les questions sont posées : peut-on changer le monde avec des idées ? Comment nos décisions individuelles influencent la vie des autres ? Quel est le prix de la dignité ? A-t-elle à un prix ? Les mots de Blanche continuent eux de résonner « Les temps sont durs et avec ça ils obtiennent tout ».

Floriane Jacquin

LA BOBINE

MOUVEMENT CREATIF



BLOG > THÉÂTRE

LA SÉLECTION DES SPECTACLES À NE PAS MANQUER EN JUIN À PARIS

Lou Trotignon, Léo Cohen-Paperman, Stefano Massini... Découvrez notre sélection des spectacles à ne pas louper en juin à Paris !

7 minutes (comité d'usine)

Texte : Stefano Massini

Mise en scène : Olivier Mellor

Avec : Marie Laure Boggio, Delphine Chatelin, Marie-Béatrice Dardenne, Valérie Decobert, Karine Dedeurwaerder, Aurélie Longuein, Valentine Loquet, Sophie Matel, Elsie Mencaraglia, Emmanuelle Monteil, Fanny Soler

Dix femmes du comité d'usine de Picard & Roche, attendent leur porte-parole Blanche, partie négocier depuis plusieurs heures avec les nouveaux patrons. À son retour, une décision cruciale doit être prise : voter au nom des deux cents ouvrières et employées qu'elles représentent la réduction de leur pause déjeuner de sept minutes. Si elles acceptent l'usine restera ouverte, et tous les emplois seront maintenus. La proposition est simple, presque brutale. L'euphorie de la bonne nouvelle laisse place à une réflexion collective : Les ouvrières n'auront qu'une heure pour décider. Une heure pour réfléchir sur la valeur de leur travail. Au cœur du débat, une question posée par Blanche, la porte-parole : « Qu'est-ce que nous sommes prêts à accepter pour garder notre poste ? »

Chasou

Chantiers de culture



Massini, femmes et ouvrières

Au théâtre de L'épée de bois, à la Cartoucherie (75), **Olivier Mellor présente 7 minutes (comité d'usine)**. Une pièce de Stefano Massini, interprétée par la Compagnie du berger. Au retour de négociations avec les repreneurs de leur entreprise, onze ouvrières débattent de leur avenir. Une œuvre originale et percutante qui porte le monde du travail au-devant de la scène.

Tension extrême sur la scène du **Centre culturel Jacques Tati** d'Amiens (80) là où fut créée la pièce en janvier 2026, branle-bas de combat au sein de l'entreprise de textile Picard & Roche ! Rassemblées dans le local du comité d'usine, très impatientes et inquiètes face aux heures d'attente qui défilent, **dix femmes scrutent le retour de Blanche leur déléguée**, représentante des salariées au conseil d'administration qui s'éternise en longueur.

Que fomentent les dirigeants de la multinationale qui vient de racheter leur usine : la fermeture ou la délocalisation d'une partie de la production, une vague de licenciements, une baisse des salaires ? Dès son arrivée, porte franchie, Blanche abat les cartes. **Elle est porteuse d'une lettre couperet sur laquelle doivent se prononcer les membres du comité d'usine**. Les nouveaux actionnaires, « les cravates » comme elles les surnomment, posent leurs conditions à la reprise de l'usine de confection. L'offre des dirigeants est sans appel : **aucune réduction d'effectifs ni de diminution de salaire si les deux cents ouvrières renoncent à 7 minutes de leur pause journalière** sur les 15 dont elles bénéficient encore. Doivent-elles ou non accepter cette offre, ce supposé « cadeau » ? Les onze élues disposent de peu de temps pour voter, et trancher, au nom de l'ensemble du personnel !

Le débat s'engage, rude, âpre, long entre celles qui sont favorables à la mesure, « pour sauver l'entreprise », et Blanche, la seule qui s'y oppose : **100 minutes de confrontation pour 7 minutes à brader ou à ne point lâcher**.

100 minutes palpitantes, stressantes où les avis contradictoires s'affrontent, de bonne ou mauvaise foi, entre attaques personnelles et réflexions porteuses d'avenir. **100 minutes surtout où le monde du travail fait une entrée remarquée sur les planches.**

À la **Mousson d'été** 2018, dans le cadre majestueux de l'Abbaye des Prémontrés à Pont-à-Mousson, le metteur en scène **Michel Didym** avait déjà proposé une lecture de la pièce de Stefano Massini, avant d'en créer une version lyrique à l'opéra Nancy-Lorraine. Captivante, et une pièce qui le demeurait sous la houlette de Maëlle Poésy en 2021 à la **Comédie Française**, sur la scène du Vieux Colombier... **Pour l'heure, la mise en scène d'Olivier Mellor, sublimée par un excellent trio de musiciens, semble accentuer l'enfermement dans lequel sont plongées les protagonistes**, elle donne toute la mesure du drame social qui se joue sous nos yeux. Comme dans la tragédie antique, des mots forts et puissants résonnent sous les cintres du théâtre : respect, vérité, dignité.

Hors le papier glacé des magazines féminins, c'est une équipe de femmes ordinaires qui squattent les planches de L'épée de bois à **la Cartoucherie, des salariées ignorées et surexploitées comme tant en use et abuse le monde de l'entreprise**, multinationale ou non. Des femmes confrontées à une vie de galère, souvent au bas salaire et statut précaire, parfois à leur condition d'étrangère... Ici, l'idéologie a déserté le haut du pavé, ici c'est l'humanité qui se fait chair.

Point de manichéisme dans le propos de **Massini**, point d'outrance dans la mise en scène de Mellor, **les salariées de Picard & Roche s'expriment et bougent avec les mots et gestes du quotidien, leurs aspirations peut-être terre à terre mais ô combien salutaires** : le besoin impérieux d'un salaire même de misère, le désir précieux de reconnaissance sociale avec un emploi même précaire. Accepter la réduction du temps de pause ? Une évidence, imparable pour l'une traumatisée de son précédent licenciement, incontournable pour l'autre immigrée qui reprend goût à la vie, un avis identique pour l'ancienne de l'atelier comme pour la petite jeune récemment embauchée... Magistrale Karine Dedeurwaerder, Blanche seule l'affirme, persiste et signe : non, c'est non !

Peu nombreux sont les dramaturges à s'emparer de la thématique du **travail** comme objet d'écriture : Michel Vinaver, Alexandra Badea, Rémi de Vos pour les plus reconnus et joués... L'auteur italien **Stefano Massini** s'est inspiré du conflit qui secoua en 2012 **l'entreprise de lingerie Lejaby** sise à Yssengeaux en Haute Loire. Une œuvre superbement construite sur la trame de **Douze hommes en colère**, le célèbre film de Sidney Lumet... Blanche parviendra-t-elle à convaincre ses dix collègues à refuser ce marché de dupes ? **« L'usine est rentable, les comptes sont florissants. 7 minutes de pause rognées à chacune des salariées, ce sont à la fin du mois 600 heures de travail offertes aux actionnaires »**. Et la déléguée de conclure, « notre décision sera symbolique pour les autres entreprises ».

Le propos de Blanche ne relève pas du discours militant. Juste un sursaut de résistance, un poignant cri de dignité, un incroyable saut dans l'inconnu pour passer d'un destin individuel à une aventure collective...

C'est tout à la fois peu et beaucoup, un possible chemin de lutte ! « **C'est une pièce sur les limites, les renoncements, la tension qu'il faut traverser pour rester unies** », commente Olivier Mellor, « peu représentées sur scène, les luttes ouvrières au féminin se jouent ici sans héroïne ni cheffe mais à travers une parole collective, fragile et forte ». Et le directeur de la Compagnie du berger de poursuivre : « l'espace clos devient celui de l'épreuve : il faut s'écouter, argumenter, convaincre, faire un pas vers l'autre ».

Cent minutes de confrontation frontale, houleuse mais captivante entre les salariées de l'entreprise Picard & Roche, pour sept minutes de pause à brader ou à ne point lâcher. **Le temps est compté, il est temps de voter...** Haletant, émouvant, l'étonnant huis-clos féminin enflamme notre imaginaire, une pièce chorale pour magnifier la hauteur d'intelligence née de la réflexion collective !

Yonnel Liégeois

COUP DE THÉÂTRE

7 MINUTES (COMITE D'USINE) – CENTRE CULTUREL JACQUES TATI (AMIENS) & THEATRE DE L'EPEE DE BOIS

Dix femmes du comité d'usine de Picard & Roche attendent Blanche, leur porte-parole. Elle négocie depuis quatre heures avec leurs nouveaux patrons. À son retour, une décision cruciale doit être prise : voter au nom des deux cents ouvrières et employées qu'elles représentent la réduction ou pas de leur pause de sept minutes. Si elles acceptent, l'usine restera ouverte et tous les emplois seront maintenus. La proposition des nouveaux repreneurs, si elle semble honorable, impose à ces femmes un choix crucial pour sauver leur emploi dont un grand pan de leur existence dépend. Elles ont une heure pour décider du sort à venir de l'usine, de leurs collègues et d'elles-mêmes.

7 minutes (Comité d'usine) est un thriller social qui ouvre une double réflexion sur la valeur marchande du travail et la prise de conscience des mécanismes de domination patronale. Au cœur du débat, une seule question à trancher posée par Blanche, la porte-parole : « Qu'est-ce que nous sommes prêts à accepter pour garder notre poste ? » Chacune des onze élues prend parti selon sa personnalité, son ancienneté, ses convictions, ses nécessités familiales ou personnelles, ses peurs, son souci du collectif. Suivent débats, oppositions, doutes, tensions, renoncements pour préserver leur avenir. Au fil des échanges, les paroles personnelles se transforment. Leur huis clos sera haletant.

Inspiré par la lutte des ouvrières de l'usine Lejaby dans les années 2010, le texte de Stefano Massini nous immerge en temps réel dans « une chronique sociale et radicale, qui ne mâche ni ses mots ni ses idées. » (Olivier Mellor, metteur en scène). *7 minutes (Comité d'usine)* est une partition chorale qui ouvre une réflexion sur la difficulté d'une démarche en collectif.

7 minutes (Comité d'usine) par la Compagnie du Berger est une pièce chorale profondément contemporaine, palpitante, humaine. Dans une mise en scène sobre et efficace, Olivier Mellor nous dépeint un temps de vraie démocratie, loin des luttes syndicales et des discours politiques. Le jeu des onze comédiennes est juste, franc, poignant autant que la chanson empruntée au film de Claude Sautet *Les choses de la vie*. Leur interprétation est grandiose, superbe, magnifique. D'autres chants ponctuant le déroulement du texte auraient été les bienvenus. Olivier Mellor a choisi une jolie partition originale de Séverin Toskano Jeanniard, interprétée par trois musiciens en live, pour dialoguer avec les bruits de couloirs, des machines et de la ville... autant d'échos qui troublent les pensées des ouvrières durant l'écoulement de cette heure fatidique.

Aussi belle soit-elle, elle n'offre pas aux spectateurs des temps de respiration et de réflexion. Par exemple, quel aurait été le débat si les onze ouvriers/employés étaient des hommes et non des femmes ? Leurs échanges auraient-ils été pliés en cinq minutes ? Auraient ils appuyé plus sur leurs conditions de travail que leurs conditions de vie ? Etc. Néanmoins, il est vrai, cette opportunité est donnée à l'issue du spectacle : les spectateurs sont invités à déposer dans l'urne trônant dans le hall du théâtre un bulletin de vote en répondant OUI (acceptation) ou NON (refus), comme dans la pièce, à la proposition des nouveaux patrons. Après chaque représentation, suivent le dépouillement des bulletins de vote, l'affichage du résultat dans le hall et sa communication sur les réseaux sociaux @ccjt.fr. Ainsi les spectateurs peuvent poursuivre réflexions et dialogues, soit vivre la démocratie au quotidien, bien au-delà de ces 7 minutes.

Isabelle Levy



Centre national
des arts du cirque,
de la rue
et du théâtre

« 7 Minutes (Comité d'usine) » de Stefano Massini, mise en scène d'Olivier Mellor

CRITIQUE — Faut-il renoncer à 7 minutes de pause pour échapper à un plan social ? Les onze femmes du comité d'entreprise ont une heure pour décider de l'avenir des salariées de l'usine. Le thriller social de Stefano Massini prend corps et voix dans la mise en scène vigoureuse d'Olivier Mellor, soutenue par quatre musiciens.

Une écriture sur le fil du rasoir

Elles sont dix à faire les cent pas sur le plateau, occupant leur attente par des bribes de conversation. Que se passe-t-il dans les bureaux de l'usine ? Depuis plus de trois heures, Blanche, leur porte-parole, est sur la sellette, face aux « costards cravates » qui ont racheté Picard et Roche, une usine textile de deux cents salariés. La conversation va bon train à la cafétéria. Chacune émet des doutes quant aux négociations menées par leur déléguée. Ne va-t-elle pas les trahir ? Des dissensions font jour dans le groupe. On se chamaille.

Ce prologue choral, où les personnages ne sont pas encore complètement dessinés, installe une ambiance tendue, sur fond de musique. Le suspense est à son comble lorsque Blanche apparaît. Le texte fait en sorte qu'elle n'en vienne pas directement au fait, gênée de délivrer le verdict. Elle tient le public, comme ses dix camarades, en haleine.

Personne ne comprend son embarras quand on apprend que l'usine ne fermera pas, à condition que les employées acceptent de réduire le temps de leur pause déjeuner. C'est plutôt une bonne nouvelle.

Que sont sept petites minutes au regard d'un licenciement collectif ? C'est l'emploi de deux cents personnes qui est en jeu. Au départ, le consentement est massif.

Voici Blanche isolée, seule contre toutes à exposer ses doutes : « Qu'est-ce que nous sommes prêtes à accepter, demande-t-elle, pour garder notre poste ? » Les membres du comité disposent d'une heure de réflexion avant de voter. Chacune prend position selon son âge, son histoire, ses besoins, ses convictions. Les débats s'enveniment, sous la plume alerte de Stefano Massini. On verra, pendant l'heure qui suit, que rien n'est encore joué.

Une mise en scène de la démocratie

Blanche (Karine Dedeurwaerder) va essayer de convaincre ses camarades qu'il s'agit d'un marché de dupes. La comédienne recourt à la persuasion. Réprimant sa colère, elle explique : « On a été vendues, on change de propriétaire et de gestion ». Odette, ouvrière, comme elle, se range à ses côtés : c'est un nouveau type de management dont elle a été victime dans une autre entreprise, qui a finalement fermé malgré les sacrifices consentis par les travailleurs. La direction veut réduire les coûts de main d'œuvre. En effet, ces sept minutes ne sont pas grand chose mais à l'échelle des deux cents salariés de l'usine, elles représentent des milliers d'heures par an, offertes aux patrons. Donc autant d'emplois en moins pour la région. Ne faut-il pas penser aux autres ? De plus voter, positivement, ce serait donner des idées aux autres patrons : « Si ça a marché chez nous, ça marchera chez eux », dit Rachel.

Les comptes de Picard et Roche sont positifs, les carnets de commande pleins, admet Sophie, la comptable. Il n'est donc pas question de fermer mais d'augmenter les profits pour distribuer des dividendes aux actionnaires de la multinationale qui a repris la filature.

La parole, ici, est une arme qui déjoue la perversité du système capitaliste et des stratégies managériales appliquées dans de nombreuses « restructurations ». Stefano Massimo s'est inspiré de la mobilisation collective des ouvrières de l'entreprise de lingerie Lejaby, à Yssingaux (Haute-Loire) en 2012. Largement médiatisée, elle a défrayé la chronique et fait l'objet de deux films documentaires et d'une pièce de Carole Thibaut, *À plates coutures*.

Les doutes s'insinuent dans les esprits: Certaines se rallient aux avis de Blanche, les autres, par peur de perdre leur emploi, sont d'accord pour faire cadeau de leur temps à la direction.

Les points de vue et les attitudes divergent selon l'âge, le poste occupé et l'origine sociale. Les employées de bureaux, moins radicales, s'opposent aux ouvrières ; les plus anciennes sont plus sensibles aux arguments de Blanche que leurs cadettes. Arielle, la plus jeune, se rebelle franchement et en vient presque aux mains avec Mireille, une ouvrière, comme elle. Mathab, parmi les trois étrangères au sein du groupe, longtemps restée en retrait de la discussion, se manifeste : par rapport aux gens dans son pays, elle se trouve privilégiée, en France, et redoute d'être licenciée.

Les actrices incarnent avec justesse les divers types de personnages, leur donnent une épaisseur existentielle. Du groupe émergent des individualités, les caractères s'affirment, les opinions s'affinent au fil de la pièce.

La mise en scène fait entendre et voir les subtils retournements d'opinion portés par l'écriture et met en valeur une dialectique imparable.

Une compagnie engagée

Ce n'est pas la première fois que la compagnie du Berger, sous la houlette d'Olivier Mellor, aborde l'univers de l'usine. La rencontre avec Robert Linhart fut décisive pour l'équipe et déboucha sur l'adaptation scénique de son livre, *L'Établi*. Pour sa première saison de résidence, en 2018, au Centre culturel Jacques Tati à Amiens, la compagnie s'empara de ce récit, publié en 1969 et devenu une référence de la sociologie française. S'ensuivirent quatre années de tournée et plus de cent représentations. Dans le huis-clos de *7 Minutes*, pas de coups de gueule, de slogans excités, mais une confrontation des idées, des convictions, des peurs. Une interrogation collective sur le monde du travail avec ses contradictions. La démocratie en action.

Une scénographie musicale

Le plateau nu, garni de quelques chaises et d'une machine à café, sera l'arène des affrontements. En fond de scène s'élève un mur fait de cartons empilés, matière brute et seul élément de décor. Derrière cette mince cloison, se joue l'avenir des ouvrières, un espace bruissant de vie, rendu concret par la présence hors-champ de quatre musiciens. Tous multi-instrumentistes, ils meublent l'attente des protagonistes pendant l'absence de Blanche et rythment leurs échanges verbaux. Un solo de saxophone accompagne une chanson. Un son percussif souligne une prise de parole. La partition originale de Séverin Toskano Jeanniard, compagnon de route de la compagnie depuis ses débuts, dialogue en permanence avec les faits et gestes des comédiennes. Le compositeur, à la basse et aux percussions, s'accorde avec ses trois partenaires, les uns au saxophone, d'autres à la guitare... Un bel ensemble, invisible mais omniprésent. En arrière plan, on entend les bruits de couloirs, des machines, et de la ville...

Un auteur à lire et à suivre

Rares sont les écrivains qui proposent pour la scène des sujets de société aussi percutants, ancrés dans le vif des personnages. L'Italien Stefano Massini est de ceux-là. À bonne école, comme assistant de Luca Ronconi au Piccolo Teatro de Milan, il s'engage dans l'écriture et obtient un premier succès avec *L'Orso Assordanto del Bianco*, une pièce sur Van Gogh. *7 Minuti, Consiglio di fabbrica*, paru en 2014 et créé à Milan par Luca Ronconi, lui vaut d'être traduit et joué et dans de nombreux pays, jusqu'en Iran, au Venezuela ou en Afghanistan. En France, on a vu la pièce à la Comédie-Française, mise en scène par Maëlle Poésy en 2021. Michel Didym l'avait monté en opéra, sous la direction musicale de Francesco Lanzillotta, à l'Opéra national de Lorraine (2019).

Même succès pour la pièce *Lehman Trilogy, Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers*, à l'origine un roman de 848 pages dont l'écrivain a tiré une version théâtrale à la demande d'Arnaud Meunier, pour une création à la Comédie de Saint-Étienne (2017).

C'est la saga des trois frères Lehman : immigrés aux États-Unis, ils y ont fait fortune jusqu'à l'effondrement de leur banque en 2008. On a découvert aussi dans sa traduction française, *Femme non rééducable*, portrait de la journaliste russe Anna Politkovskaïa, assassinée pour avoir déclaré la guerre en Tchétchénie Un plaidoyer pour la liberté de la presse.

Dans son dernier roman, *Donald*, Stefano Massimo épingle la mégalomanie du président américain. Un texte en vers libre qui risque fort de trouver le chemin de la scène. Stefano Massini, dramaturge autant que romancier accompli, dirige depuis 2015, le Piccolo Teatro de Milan ; il a également traduit en italien des pièces de William Shakespeare et adaptées pour le théâtre romans et récits.

Mireille Davidovici



THÉÂTRE

7 MINUTES (COMITÉ D'USINE). UN THÉÂTRE DE RÉSISTANCE.

31 JANVIER 2026

Faut-il renoncer à 7 minutes de pause pour échapper à un plan social ? Les onze femmes du comité d'entreprise ont une heure pour décider de l'avenir des salariées de l'usine. Le thriller social de Stefano Massimo prend corps et voix dans la mise en scène vigoureuse d'Olivier Mellor, soutenue par quatre musiciens. Une création présentée au centre culturel Jacques Tati, à Amiens.

Une écriture sur le fil du rasoir

Elles sont dix à faire les cent pas sur le plateau, occupant leur attente par des bribes de conversation. Que se passe-t-il dans les bureaux de l'usine ? Depuis plus de trois heures, Blanche, leur porte-parole, est sur la sellette, face aux « costards cravates » qui ont racheté Picard et Roche, une usine textile de deux cents salariés. La conversation va bon train à la cafeteria. Chacune émet des doutes quant aux négociations menées par leur déléguée. Ne va-t-elle pas les trahir ? Des dissensions se font jour dans le groupe. On se chamaille.

Ce prologue choral, où les personnages ne sont pas encore complètement dessinés, installe une ambiance tendue, sur fond de musique. Le suspense est à son comble lorsque Blanche paraît. Le texte fait en sorte qu'elle n'en vienne pas directement au fait, gênée qu'elle est de délivrer le verdict. Elle tient le public, comme ses dix camarades, en haleine.

Personne ne comprend son embarras quand on apprend que l'usine ne fermera pas, à condition que les employées acceptent de réduire le temps de leur pause déjeuner. C'est plutôt une bonne nouvelle.

Que sont sept petites minutes au regard d'un licenciement collectif ? C'est l'emploi de deux cents personnes qui est en jeu. Au départ, le consentement est massif.

Voici Blanche isolée, seule contre toutes à exposer ses doutes : « Qu'est-ce que nous sommes prêtes à accepter, demande-t-elle, pour garder notre poste ? » Les membres du comité disposent d'une heure de réflexion avant de voter. Chacune prend position selon son âge, son histoire, ses besoins, ses convictions. Les débats s'enveniment, sous la plume alerte de Stefano Massini. On verra, pendant l'heure qui suit, que rien n'est encore joué.

Une mise en scène de la démocratie

Blanche (Karine Dedeurwaerder) va essayer de convaincre ses camarades qu'il s'agit d'un marché de dupes. La comédienne recourt à la persuasion. Réprimant sa colère, elle explique : « On a été vendues, on change de propriétaire et de gestion ». Odette, ouvrière, comme elle, se range à ses côtés : c'est un nouveau type management dont elle a été victime dans une autre entreprise, qui a finalement fermé malgré les sacrifices consentis par les travailleurs. La direction veut réduire les coûts de main d'œuvre. En effet, ces sept minutes ne sont pas grand chose mais à l'échelle des deux cents salariés de l'usine, elles représentent des milliers d'heures par an, offertes aux patrons. Donc autant d'emplois en moins pour la région. Ne faut-il pas penser aux autres ? De plus voter, positivement, ce serait donner des idées aux autres patrons : « Si ça a marché chez nous, ça marchera chez eux », dit Rachel.

Les comptes de Picard et Roche sont positifs, les carnets de commande pleins, admet Sophie, la comptable. Il n'est donc pas question de fermer mais d'augmenter les profits pour distribuer des dividendes aux actionnaires de la multinationale qui a repris la filature.

La parole, ici, est une arme qui déjoue la perversité du système capitaliste et des stratégies managériales appliquées dans de nombreuses « restructurations ». Stefano Massimo s'est inspiré de la mobilisation collective des ouvrières de l'entreprise de lingerie Lejaby, à Yssingaux (Haute-Loire) en 2012. Largement médiatisée, elle a défrayé la chronique et fait l'objet de deux films documentaires et d'une pièce de Carole Thibaut, *À plates coutures*.

Les doutes s'insinuent dans les esprits: Certaines se rallient aux avis de Blanche, les autres, par peur de perdre leur emploi, sont d'accord pour faire cadeau de leur temps à la direction.

Les points de vue et les attitudes divergent selon l'âge, le poste occupé et l'origine sociale. Les employées de bureaux, moins radicales, s'opposent aux ouvrières ; les plus anciennes sont plus sensibles aux arguments de Blanche que leurs cadettes. Arielle, la plus jeune, se rebelle franchement et en vient presque aux mains avec Mireille, une ouvrière, comme elle. Mathab, parmi les trois étrangères au sein du groupe, longtemps restée en retrait de la discussion, se manifeste : par rapport aux gens dans son pays, elle se trouve privilégiée, en France, et redoute d'être licenciée.

Les actrices incarnent avec justesse les divers types de personnages, leur donnent une épaisseur existentielle. Du groupe émergent des individualités, les caractères s'affirment, les opinions s'affinent au fil de la pièce.

La mise en scène fait entendre et voir les subtils retournements d'opinion portés par l'écriture et met en valeur une dialectique imparable.

Une compagnie engagée

Ce n'est pas la première fois que la compagnie du Berger, sous la houlette d'Olivier Mellor, aborde l'univers de l'usine. La rencontre avec Robert Linhart fut décisive pour l'équipe et déboucha sur l'adaptation scénique de son livre, *L'Établi*. Pour sa première saison de résidence, en 2018, au Centre culturel Jacques Tati à Amiens, la compagnie s'empara de ce récit, publié en 1969 et devenu une référence de la sociologie française.

S'ensuivirent quatre années de tournée et plus de cent représentations. Dans le huis-clos de 7 *Minutes*, pas de coups de gueule, de slogans excités, mais une confrontation des idées, des convictions, des peurs. Une interrogation collective sur le monde du travail avec ses contradictions. La démocratie en action.

Une scénographie musicale

Le plateau nu, garni de quelques chaises et d'une machine à café, sera l'arène des affrontements. En fond de scène s'élève un mur fait de cartons empilés, matière brute et seul élément de décor. Derrière cette mince cloison, se joue l'avenir des ouvrières, un espace bruisant de vie, rendu concret par la présence hors-champ de quatre musiciens. Tous multi-instrumentistes, ils meublent l'attente des protagonistes pendant l'absence de Blanche et rythment leurs échanges verbaux. Un solo de saxophone accompagne une chanson. Un son percussif souligne une prise de parole. La partition originale de Séverin Toskano Jeanniard, compagnon de route de la compagnie depuis ses débuts, dialogue en permanence avec les faits et gestes des comédiennes. Le compositeur, à la basse et aux percussions, s'accorde avec ses trois partenaires, les uns au saxophone, d'autres à la guitare... Un bel ensemble, invisible mais omniprésent. En arrière plan, on entend les bruits de couloirs, des machines, et de la ville...

Un auteur à lire et à suivre

Rares sont les écrivains qui proposent pour la scène des sujets de société aussi percutants, ancrés dans le vif des personnages. L'Italien Stefano Massini est de ceux-là. À bonne école, comme assistant de Luca Ronconi au Piccolo Teatro de Milan, il s'engage dans l'écriture et obtient un premier succès avec *L'Orso Assordanto del Bianco*, une pièce sur Van Gogh. 7 *Minuti*, *Consiglio di fabbrica*, paru en 2014 et créé à Milan par Luca Ronconi, lui vaut d'être traduit et joué et dans de nombreux pays, jusqu'en Iran, au Venezuela ou en Afghanistan. En France, on a vu la pièce à la Comédie-Française, mise en scène par Maëlle Poésy en 2021. Michel Didym l'avait montée en opéra, sous la direction musicale de Francesco Lanzillotta, à l'Opéra national de Lorraine (2019).

Même succès pour la pièce *Lehman Trilogy (Chapitres de la chute / Saga des Lehman Brothers)*, à l'origine un roman de 848 pages dont l'écrivain a tiré une version théâtrale à la demande d'Arnaud Meunier, pour une création à la Comédie de Saint-Étienne (2017). C'est la saga des trois frères Lehman : immigrés aux États-Unis, ils y ont fait fortune jusqu'à l'effondrement de leur banque en 2008. On a découvert aussi dans sa traduction française, *Femme non rééducable*, portrait de la journaliste russe Anna Politkovskaïa, assassinée pour avoir dénoncé la guerre en Tchétchénie. Un plaidoyer pour la liberté de la presse.

Dans son dernier roman, *Donald*, Stefano Massimo épingle la mégalomanie du président américain. Un texte en vers libre qui risque fort de trouver le chemin de la scène. Stefano Massini, dramaturge autant que romancier accompli, dirige depuis 2015, le Piccolo Teatro de Milan ; il a également traduit en italien des pièces de William Shakespeare et adapté pour le théâtre romans et récits.

Mireille Davidovici

la SOURIS CÈNE

7 Minutes (Comité d'usine)

Texte : Stefano Massini

Mise en scène : Olivier Mellor

La Compagnie du Berger, depuis plus de trente ans est dirigée par Olivier Mellor à Amiens... "Une aventure humaine guidée par l'authenticité des interprétations, la force du collectif et la beauté de la musique". Pour cette pièce, onze comédiennes sur le plateau et trois musiciens qui nous conduisent dans un comité d'usine des plus effervescents...

La puissance du collectif

Sur le plateau, onze femmes tendues, inquiètes et qui boivent du café pour passer le temps et surtout calmer la tension... Onze femmes, ouvrières et employées réunies en comité, dans une usine qui produit des sous vêtements féminins... Onze femmes tendues qui attendent le retour de Blanche, une des leurs, en réunion avec la direction et qui les représente. Dans ce huis clos tendu règne la peur du licenciement en raison de la présence de ces étrangers qui négocient avec le patron et le comité directorial de l'usine. La déléguée, en revenant de la réunion directoriale, n'a pas de bonnes nouvelles. Après des hésitations et des attermoiements, la nouvelle situation se dessine : une décision cruciale doit être prise: voter au nom des deux cents ouvrières et employées représentées par le groupe de ces onze femmes, la réduction de sept minutes de leur pause déjeuner. Si elles acceptent l'usine restera ouverte, et tous les emplois seront maintenus. Proposition simple, presque brutale. Les ouvrières n'auront qu'une heure pour décider. Une heure pour réfléchir sur la valeur de leur travail. Celles qui refuseront seront susceptibles d'être licenciées... Blanche, la déléguée, démontre qu'il est nécessaire de refuser cet accord.

Ces sept minutes de travail supplémentaires, précise-t-elle, représentent surtout des bénéfices nouveaux pour l'entreprise, au détriment des travailleuses... S'écouter, argumenter, convaincre, faire un pas vers l'autre... donne toute l'orientation à ce huis clos théâtral.

Un théâtre choral et musical ...

La plupart des pièces mises en scène par Olivier Mellor sont basées sur une triple approche qui se renforce à chaque création: la choralité du jeu, l'engagement artistique et souvent politique et l'accompagnement musical qui renforce la dramaturgie et la scénographie de chaque spectacle. Ici cette triple approche se trouve renforcée dans les trois domaines. Au premier plan se dessine l'engagement politique des femmes, un sujet peu abordé au théâtre. Écouter les autres argumenter et finir par convaincre, progresser vers les autres en dehors de débats souvent animés par des hommes. Ici la parole des femmes prend toute sa place. *“L'espace clos devient celui de l'épreuve et de la mise en place d'une parole agissante. Il faut s'écouter, argumenter, convaincre, faire un pas vers l'autre”*. Cette parole devient remède dès lors en exergue des enjeux démocratiques très forts proposés par les femmes. Cette parole conduit à d'autres espaces et vers une démocratie ouverte à de nouvelles directions . Une musique très présente soutient chaque action, chaque progression des décisions et pourtant les quatre musiciens ne sont pas présents sur la scène *“Je voulais que seules les femmes et la parole féminine occupent l'espace scénique visible”* a souligné Olivier Mellor. Ce choix offre à la mise en scène une orientation inédite qui met en valeur le texte sur le plateau, mêlé à un univers sonore très riche: des bruits de couloirs, de machines et plus loin la présence des bruits de la ville...Des échos qui soulignent et dérangent parfois l'action des ouvrières et des employées, offrant aussi un contexte émotionnel soutenu par le jeu des comédiennes sur le plateau. Comme dans tous les spectacles créés par *“La Compagnie du Berger”*, la parole sur le plateau devient une arme agissante , portée par le collectif des acteurs et les chemins dramaturgiques proposés par le metteur en scène. L'univers de la pièce écrite par Stefano Massini – un auteur italien, très connu sur les scènes internationales- correspond totalement aux mises en scène d'Olivier Mellor qui base toujours son théâtre sur des sujets politiques et des récits indispensables. *“Dans cette matière, souligne Mellor, nous reconnaissons ce que nous cherchons toujours au théâtre : un récit nécessaire, une forme exigeante, une musique originale, une dramaturgie tendue. Le théâtre comme média direct et vivant, comme lieu d'une pensée en mouvement”*. Pari gagné et spectacle puissant à ne surtout pas manquer.

Dany Toubiana



« 7 minutes »

Les luttes ouvrières sont peu présentes sur les scènes de théâtre et comme dans la vie, ainsi que le souligne Michelle Perrot, celles des ouvrières sont encore plus invisibles. Moins syndiquées, n'ayant le plus souvent pas de leaders qui personnifient leur lutte, on ne les entend pas beaucoup.

Dix ouvrières et employées d'une usine textile, le comité d'usine, attendent le retour de leur déléguée Blanche, désignée pour aller discuter de l'avenir de l'usine, seule face à « dix costards-cravates », les représentants de la direction et des repreneurs étrangers. Elles tournent en rond, toutes craignent que cette reprise soit l'occasion de fermer ou, tout au moins, de licencier une partie des deux cents ouvrières. À son retour Blanche leur annonce qu'il n'y aura pas de licenciement mais que, après quatre heures de discussion, dans les dix dernières minutes, la direction a exigé un geste, qu'elles renoncent à sept minutes sur les quinze de leur pose de midi. Toutes disent « 7 minutes, ce n'est rien ». Mais Blanche annonce qu'elle votera non et leur demande de prendre le temps de la réflexion. S'engage alors une discussion entre ces femmes d'âge différent et à la situation variée, ouvrières et employées, anciennes de l'entreprise ou nouvelles recrues, qui ne partagent pas le même point de vue. Certaines sont prêtes à accepter, c'est déjà bien d'avoir un boulot, d'autres s'interrogent, que va-t-on nous demander après. Blanche a fait le calcul des heures de travail gratuit que récupère ainsi l'entreprise et cela n'est plus du tout dérisoire. Elle pense aussi au signal que cela donnera aux repreneurs et aux autres entreprises confrontées au même dilemme. Elles ont une heure pour décider au nom de leurs 200 collègues.

La pièce de Stefano Massini, dont on avait aimé il y a quelques années *La trilogie des Lehman Brothers*, est une superbe pièce politique, en ce sens qu'elle conduit à une réflexion sur le sens du travail, sur la tyrannie de la rentabilité, sur le mépris patronal et la dignité ouvrière, sur ce qu'on est prêt à abandonner pour conserver son emploi. La position de Blanche, seule contre les autres au début, qui évoque celle de Henri Fonda dans le film *Sept hommes en colère*, crée une tension qui va amener chacune des salariées présentes à choisir en fonction de sa situation personnelle, mais aussi en pensant au collectif de travail et à des questions qui vont bien au-delà de ces 7 minutes qui peuvent sembler bien dérisoires. Chacune avance ses arguments, des positions se modifient, d'autres se solidifient. Le ton monte et l'émotion affleure quand on n'arrive pas à convaincre. Certaines doutent de Blanche et sont même prêtes à en venir aux mains.

La mise en scène d'Olivier Mellor réussit à bien faire vivre ce collectif.

Devant un empilement de cartons les comédiennes, Marie-Laure Boggio, Delphine Chatelin, Marie-Béatrice Dardenne, Valérie Decobert, Karine Dedeurwaerder, Aurélie Longuein, Valentine Loquet, Sophie Matel, Elsie Mencaraglia, Emmanuelle Monteil, Fanny Soler, toutes très convaincantes, sont ces salariées, assises sur des chaises ou faisant les cent pas, qui attendent, échangent, argumentent pour convaincre ou s'empoignent quand la colère domine. Derrière le mur de cartons, quatre musiciens, sur une partition de Séverin Toskano Jeanniard, accompagnent la vigueur des débats ou offrent des moments de pause.

De la démocratie en action, du théâtre politique comme on l'aime, avec des dialogues vivants et ... un vrai suspense, car quelle sera la décision finale ? C'est passionnant !

Micheline Rousselet

WEBTHEATRE

7 MINUTES (COMITÉ D'USINE), DE STEFANO MASSINI, TRADUCTION PIETRO PIZZUTI, (ÉDITIONS DE L'ARCHE), MISE EN SCÈNE OLIVIER MELLOR, MUSIQUE SÉVERIN TOSKANO JEANNIARD.

Lutte sociale façon polar.

La pièce de Stefano Massini, ourdie comme un polar, n'est pas inconnue puis qu'elle avait été déjà montée par Maëlle Poésy avec la troupe du Français il y a trois ans au Théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis. Il est vrai qu'elle procure des émotions comme un bon film, onze femmes vont pendant une heure trente débattre de l'acceptation d'une proposition de la nouvelle direction de leur usine, celle d'abandonner sept minutes sur les quinze de leur pause journalière. Une petite concession pour un grand débat et un enjeu de dignité sociale.

Peu d'œuvres abordent avec autant de clarté la question sociale et les rapports entre salariés et direction. Stefano Massini s'était inspiré du conflit au sein de l'entreprise lyonnaise de lingerie féminine Lejaby qui dé-localisa sa production vers le Maghreb dans les années 2010. Des dizaines d'ouvrières occupèrent le siège social de l'entreprise et arrachèrent un accord de compensation face aux licenciements massifs prévus.

Dans *7 minutes*, la situation est moins rude, plus insidieuse, il s'agit tout simplement pour les onze représentantes des deux cents ouvrières de l'entreprise de confection Picard & Roche d'accepter une proposition patronale qui semble presque inespérée.

En tout cas, elle paraît de prime abord, heureuse cette proposition aux dix représentantes alors que l'une d'entre elles, Blanche, qui est restée enfermée quatre heures avec les nouveaux dirigeants, est taraudée par le doute. Sept minutes par jour sacrifiées et les deux cents ouvrières conservent emploi et salaire, c'est presque une aubaine ! Et peu à peu le doute va l'emporter, ces sept minutes vont devenir le symbole de la soumission au diktat patronal.

Les arguments des unes et des autres sont présentés comme autant de controverses, de joutes verbales entre des femmes au caractère bien trempé, emportées, drôles parfois. Apparaissent les craintes, les attentes et les impatiences de chacune d'elles : différence de génération, de positionnement dans l'entreprise (ouvrière ou employée), d'origine (les locales et celles venues de loin).

Les onze femmes se jaugent et se mesurent comme dans autant de duels. On peut adhérer ou rejeter le discours de l'une, comprendre l'autre, s'agacer des envolées de passionaria de Blanche.

On vit le compte à rebours en direct car le comité doit rendre sa réponse en fin de représentation. Et tout ça, comme et mieux qu'au cinéma, accompagné par un jazz musclé, où un sax be pop répond à des effets electro, joués par quatre musiciens derrière un mur de scène composé de cartons d'emballage.

Olivier Mellor voit *7 minutes* comme le pendant féminin de *l'Etabli* qu'il avait adapté du récit de Robert Linhart. C'est d'ailleurs Danièle, la sœur de Robert Linhart, qui lui avait parlé de la pièce de Massini. On peut sourire tant ce monde de solidarité est aujourd'hui vu comme d'un autre temps, voir même vilipendé par les idéologues trumpiens. Mais il n'est pas trop tard pour se dire qu'il pourrait renaître et avec lui le retour à la discussion vive, à la dialectique, à la recherche de l'émancipation dans la dignité et la solidarité, même si le tissu productif et les formes du travail ont changé. C'est le mérite de cette pièce, rappeler que rien n'est désespéré et que l'esprit critique doit plus que jamais être en éveil.

Louis Juzot



On pourrait croire que c'est une histoire de chiffres : 11 représentantes du comité d'usine ont 1 heure pour décider de l'avenir de 200 ouvrières auxquelles les « costards-cravates » ont proposé, par le biais de leur porte-parole, au bout de près de 4 heures d'entrevue, de réduire leur pause de 7 minutes.

Beaucoup de chiffres, donc, pour une question simple : les 11 élues du comité d'usine de Picard et Roche sont-elles prêtes à accepter au nom de toutes de déduire simplement de moitié leur coupure quotidienne afin de garder leur emploi alors que les usines ferment alentours ou délocalisent ? La réponse ne fait pas un pli et le vote semble acquis en dépit des tergiversations de Blanche annonçant la nouvelle à ses camarades, ses sœurs de galère. Et pourtant, le doute s'installe, de la même manière que celui émis par juré n° 8 dans *12 hommes en colère*.

A partir de ce simple pitch s'inspirant de la dure réalité que le monde ouvrier a connu ces dernières années, notamment l'usine Lejaby en 2012 qui a particulièrement servi d'inspiration à Stefano Massini, l'auteur italien a écrit avec *7 minutes (comité d'usine)* une pièce de théâtre haletante, qui a fait l'objet d'une adaptation cinématographique en 2017, mais n'avait été jouée qu'une seule fois en France (en l'occurrence dans la mise en scène bi-frontale de Maëlle Poésy au Vieux-Colombier en 2021), avant que la compagnie du Berger, en résidence au centre culturel Jacques Tati d'Amiens depuis de nombreuses années, s'en ressaisisse. La mise en scène dynamique d'Olivier Mellor, servie par des interprètes gouailleuses et frondeuses à souhait, est rythmée par de la musique live, jouée par des musiciens dissimulés derrière un mur de cartons figurant la séparation de l'espace clos du comité d'usine et réservant une jolie idée scénographique finale.

Si les moments choisis par ces interventions musicales ne relèvent de l'évidence tout de suite, il nous semble que le metteur en scène a peut-être voulu personnifier par ces hommes qui resteront invisibles la présence des « costards-cravates » attendant, tapis dans leur salle de réunion restant hors champ, le verdict qu'ils ont eux-mêmes provoqué et occupant partiellement et inopinément l'espace sonore de discussion des femmes, marquant ainsi à la fois une désynchronisation des espaces et une pression du pouvoir capitaliste et masculin omniprésente.

Les femmes, elles, occupent tout l'espace : le plateau, la passerelle supérieure au-dessus des spectateurs et même l'escalier des gradins. Elles se déplacent beaucoup, gesticulent de manière coordonnée et millimétrée dans leur confinement imposé et qui semble pouvoir exploser chaque seconde, à l'exception du moment de grâce quand elles entonnent en chœur la triste mélodie de *La chanson d'Hélène* associée au film *Les choses de la vie* de Claude Sautet et chantée par Romy Schneider. Si le choix de cette chanson ne relève pas lui non plus de l'évidence par rapport à la thématique de la pièce, les comédiennes font preuve d'une remarquable qualité de technique vocale et d'écoute mutuelle, ce qui est peut-être ce à quoi voulait aboutir Olivier Mellor pour montrer la sororité qui les unit, en dépit de leurs divergences et des intérêts individuels qui dominent, provoquant même des réflexes nauséabonds (racisme, jeunisme...).

Ce qui est en outre particulièrement remarquable dans cette mise en scène c'est qu'elle parvient à donner du sens à l'une des phrases clefs de la pièce : « Lisez » (que l'on pourrait transposer en voyez ou regardez) « pas seulement ce qui est écrit, lisez » (ou donc voyez) « ce qui n'est pas écrit ». Ce qui n'est pas écrit ce sont les 600 heures de travail gratuit chaque mois pour les repreneurs de l'usine. « On ne leur fait jamais gagner assez d'argent » s'écriait Vincent Lindon dans *En guerre* (2018) de Stéphane Brizé. C'est ce que Blanche essaie de démontrer à ses collègues prêtes pour des raisons différentes au sacrifice de leur acquis social ; un renoncement permettant un gain correspondant à l'embauche de vingt salariées, mais sans aucune promesse pour l'avenir. Le texte parfaitement relayé par sa mise au plateau propose donc d'apprendre à décoder un double discours dans une adresse qui est évidemment faite au public. Car il est impossible de ne pas se demander dix fois tout au long de ce huis-clos quel vote nous aurions donné, comment nous aurions reçu et été ou non éclairées par les interrogations de Blanche, au prénom dont la symbolique n'échappera à personne, et qui n'est pas si éloignée, en dépit du rapprochement pouvant paraître hardi, de celle des *Dialogues des carmélites*. Des femmes soucieuses de leur dignité et habitées par une nécessaire solidarité. Tandis que la seconde se solidarise dans l'épreuve et le renoncement sacrificiel, la porte-parole de l'usine remet en cause la tyrannie de la majorité. Quand elle finit par laisser leur responsabilité à ses camarades, elle nous implique en passant dans nos rangs, comme si nous étions les 200 ouvrières dont le sort est entre les mains de leurs représentantes. Mais Olivier Mellor ne laisse pas ses spectateurs-citoyens s'en tirer aussi facilement, car une urne les attend à l'issue de chaque représentation de **7 minutes (comité d'usine)** avec deux bulletins, tandis qu'ils quittent la salle, pétris de doute sur le choix de Sophie, la dernière à pouvoir faire basculer l'égalité parfaite entre les deux camps, lors de la dernière seconde de la pièce...

Emmanuelle Saulnier-Cassia



Cette pièce s'inspire d'une histoire vraie survenue en France : une multinationale rachète, il y a une quinzaine d'années, une entreprise textile. Rien ne semble devoir changer... sauf une proposition sur laquelle les déléguées doivent se prononcer. La pause de quinze minutes serait réduite de sept minutes. Sept petites minutes. C'est l'occasion pour l'auteur italien Stefano Massini de construire une pièce à la manière de 12 hommes en colère : ces femmes accepteront-elles ou non une mesure qui concerne tout de même les deux cents employé·e·s de l'entreprise.

Blanche, la porte-parole, se retrouve au centre de l'action : elle lit les lettres annonçant la décision et demeure la seule à s'y opposer. S'ensuivent des discussions, parfois répétitives, sur les répercussions possibles. Beaucoup de déléguées sont favorables à la mesure, craignant un licenciement.

On découvre des fragments de leurs histoires personnelles, même si les personnages ne sont pas toujours suffisamment différenciés, à l'exception de trois ou quatre d'entre elles. Les échanges s'enveniment, les positions changent. Blanche souligne que sept minutes, ce n'est rien, mais multiplié par trente jours et par deux cents salarié·e·s, cela représente un nombre conséquent d'heures que la nouvelle direction s'approprierait gratuitement. Elle rappelle aussi qu'une première concession peut en annoncer d'autres, plus sévères encore. Inutile de dévoiler la fin. Elle surprend autant qu'elle paraît logique.

Que retenir de cette pièce, qui semble parfois sortie des années 1970 tant ses préoccupations résonnent avec cette époque ? Qu'elle demeure pourtant actuelle et qu'elle soulève, mine de rien, de nombreuses questions fortes sur le salariat et les relations au sein d'un groupe de représentantes du personnel.

La mise en scène est parfois brouillonne et le jeu des comédiennes inégal. Certaines personnalités se détachent néanmoins et entraînent l'ensemble. Des musiciens ponctuent agréablement le spectacle. Le début intrigue ; l'arrivée de Blanche, porteuse des fameuses lettres, fonctionne bien. La dernière demi-heure offre des effets marquants et plusieurs rebondissements.

Au final, un spectacle qui questionne et nourrit une réflexion féconde sur l'inhumanité du monde du travail contemporain.

Gérard Noël

les trois cups ≡

« 7 Minutes », Stefano Massini, Cie Du Berger, Critique, Théâtre De L'Épée De Bois, Paris

Jun 14, 2026 Les Trois Coups
Coup De Projecteur, Critique, Île-De-France, Les Trois Coups, Théâtre

Accord et désaccords

Laura Plas

Les Trois Coups

La Cie du Berger parvient à métamorphoser « 7 Minutes, » huis clos délibératif exaltant les pouvoirs de la parole en spectacle populaire et musical. Reste en ces premières parisiennes à régler quelques fausses notes en accordant les « violons » d'une troupe au féminin.

Rigueur, austérité, baisse de budget : les compagnies meurent et les seul-en-scène fleurissent. À quand remonte le dernier spectacle choral que vous ayez vu ? On ne se défend pas donc d'une certaine émotion quand, entrant dans la superbe salle de pierre du Théâtre de l'Épée de bois, on découvre sur le plateau dix comédiennes. L'espace est pourtant immense et peu évident à habiter, mais on est saisi par la vie, par la couleur des costumes, par la musique chaude jazz jouée en live.

La Compagnie du Berger a ainsi survécu (depuis plus de 30 ans !) et sa nouvelle création porte sa marque historique de fabrique. De la musique, des acteurs, un théâtre presque artisanal, un texte accessible et tout à la fois exigeant. Il y eu le panache de *Ruy Blas* ou *Cyrano*, le rire des vaudevilles. Et comme en écho à *L'Établi*, monté en 2018, il y a aujourd'hui *7 Minutes* de Stefano Massini où, cette fois, la condition ouvrière se raconte au féminin.

Ce que parler veut vraiment dire

Un comité d'usine (c'est d'ailleurs le sous-titre de la pièce) est réuni dans une salle. Il y attend le retour de sa représentante, Blanche, envoyée parlementer avec la nouvelle direction. Chacune est suspendue dans l'attente : celles qui ont toujours vécu à l'usine, celles qui viennent d'y entrer, celles qui ont quitté leur pays pour gagner leur pain et celles qui, de mères en filles, ont travaillé dans cette manufacture de textile.

Quand Blanche revient, elle rapporte une nouvelle inouïe. Tout semble plié, mais la pièce va seulement commencer. La porte-parole exténuée n'est pas en effet au bout de ses peines. La vraie lutte commence, celle où les sourires sucrés et les formules toutes faites ne dissimulent pas que l'on a déjà décidé. Entre ces femmes le débat est réel et il va nous tenir plus d'une heure. On ne s'étonne pas qu'Olivier Mellor ait été touché par ce texte, qu'il en ait perçu la force et l'intérêt, à une époque où la démocratie n'est pas en grande forme. La pièce regorge de phrases qui rendent le texte actuel et passionnant. Les Athéniens chevillèrent théâtre et art de la parole politique. On pense particulièrement à *Antigone*, dont Steiner disait qu'elle exprimait l'essence de la démocratie avec ses personnages qui se perdent de ne pas savoir écouter un autre point de vue. Massini renouvelle ce geste. D'ailleurs le texte est parfois joué en diptyque avec *12 Hommes en colère*, autre huis clos délibératif.

Tragédie antique et écho actuel

Passionnant thriller politique qui entretient le suspense jusqu'à son final. Par ailleurs, la pièce est ouverte. Elle donne à voir une multitude de gens qui sont persuadés d'avoir raison et qui, en tout cas, ont leur raison. Massini évite par là le reproche si courant d'être « militant », même si dans le chœur de positions se dégage évidemment celui de la minoritaire Blanche.

Blanche, ce pourrait être le messager de tragédie. Elle survient de derrière un mur de cartons qui fait songer aux façades de palais. Elle raconte ce qui s'est tramé entre les puissants hors scène. Avec ces deux ouvertures en arcades, l'architecture de la salle de Pierre vient heureusement souligner l'analogie avec l'espace antique. Mais le personnage est aussi un coryphée. Quand elle arrive, l'essaim des ouvrières se reconstitue autour d'elle, en fonction d'elle-même. Karine Dedeurwaerder lui donne le poids des ans et une forme de caractère hébété, lunaire qui renouvelle le personnage, l'humanise.

Le travail du chœur est à la fois passionnant et très délicat. Tout est fondé sur le tressage de ces onze paroles. Or, il arrive parfois que la musique grimpe sur le texte. On comprend tout à fait l'intention louable de faire habiter la scène exclusivement par des femmes, mais peut-être vaudrait-il mieux que les musiciens sur le côté voient les comédiennes pour se mettre à leur diapason (ou l'inverse) ?

De plus, même si on perçoit les combats d'ego, les histoires personnelles qui se cachent derrière des coups d'éclats, on a l'impression que la justesse de la partition d'ensemble mériterait que certaines comédiennes crient un peu moins. Reste qu'on est épaté par l'art de la nuance de certaines : Marie Laure Boggio, mais aussi Elsie Mencaraglia, Sophie Matel ou Marie-Béatrice Dardenne. Merci à la compagnie de nous montrer globalement une telle troupe de comédiennes, y compris de plus de quarante ans.

Enfin, même si on conçoit tout à fait que l'on dissimule sous le masque du rire ses pires angoisses, on se demande si les réactions souvent blagueuses du chœur ne nuisent pas au thriller de Massini. Cela se joue à peu. Olivier Mellor parvient à diriger ses actrices de manière à éviter le piège d'une pièce statique. Il reste à accorder encore un peu cet oratorio du langage politique.

Laura Plas

7 Minutes (Comité d'Usine)

Théâtre de l'Épée de Bois

Critique

Sept minutes de trop ?

Deux groupes s'opposent, mais un seul est visible. D'un côté, les dirigeants, invisibles durant toute la pièce ; de l'autre, les employées et ouvrières, exclusivement des femmes, réunies dans une même salle. Cette absence des décideurs renforce immédiatement le déséquilibre des rapports de force : leur avenir dépend d'une négociation qui se déroule hors scène.

La pièce respecte l'unité de lieu et fait monter la tension avec une remarquable efficacité.

Les dirigeants ne sont jamais visibles, mais tout concourt à faire exister leur présence : les ouvrières les désignent comme "les costards-cravates", expression qui évoque un univers masculin du pouvoir économique. La mise en scène oppose ainsi un collectif de femmes, exposé sur le plateau, à un pouvoir décisionnel invisible, distant et profondément phallogratique dans son fonctionnement.

Blanche, partie négocier depuis plusieurs heures avec la direction, revient enfin. Le suspense est à son comble. Dans l'un des plus beaux moments du spectacle, chacune découvre en silence le contenu de la lettre qu'elle vient de recevoir, tandis qu'une musique jouée en direct depuis l'arrière-scène accompagne cette attente. Le théâtre se fait alors presque exclusivement avec les regards, les silences et les réactions des comédiennes.

La nouvelle tombe : l'usine est sauvée. Les emplois sont préservés. En contrepartie, il est demandé aux salariées de renoncer à sept minutes de leur pause quotidienne: donc on passe de quinze minutes de pause à huit. Sept minutes seulement... Que représentent-elles face à toute une carrière ? Les exclamations de joie fusent. Le vote semble n'être qu'une formalité.

Pourtant, Blanche refuse cette évidence. Elle ose prononcer un mot qui dérange : « **chantage** ».

À partir de cet instant, le véritable drame commence. Seule contre les dix autres, elle remet en cause ce qui paraissait acquis et oblige chacune à s'interroger sur le prix réel de ce compromis. La pièce quitte alors le terrain de la simple chronique sociale pour devenir une réflexion sur la solidarité, la dignité et les mécanismes du consentement.

La dernière scène, aussi inattendue dans son dispositif scénique que dans sa portée dramaturgique, marque profondément le spectateur. Les applaudissements nourris qui ont suivi la représentation témoignaient de l'adhésion d'une grande partie du public.

Le procédé dramatique pourra rappeler, par certains aspects, *Douze hommes en colère* : un groupe persuadé de parvenir rapidement à un consensus voit ses certitudes progressivement ébranlées par une seule voix dissidente. La comparaison trouve cependant ses limites, et le texte n'échappe pas toujours à quelques clichés et aurait gagné à personnaliser plus certains personnages.

Reste l'essentiel : la remarquable cohésion de la troupe. Chaque comédienne existe pleinement sans jamais rompre l'équilibre de l'ensemble. Cette force collective donne au spectacle son intensité et en fait un véritable moment de théâtre.

Philippe Kalman



Théâtre > nouveautés < festival actu



Sept minutes (comité d'usine) - jusqu'au 28 juin

le 12/06/2026 au théâtre de l'épée de bois, à la cartoucherie, route du champ de manœuvre 75012 Paris (du jeudi au samedi à 21h et dimanche à 16h30)

Mise en scène de Olivier Mellor avec Marie Laure Boggio, Delphine Chatelin, Marie-Béatrice Dardenne, Valérie Decobert, Karine Dedeurwaerder, Aurélie Longuein, Valérie Loquet, Sophie Matel, Elsie Mencaraglia, Emmanuelle Monteil, Fanny Soler, François Decayeux, Séverin Toskano Jeanniard, Olivi écrit par Stefano Massini

C'est un texte court, nerveux, mettant en scène onze femmes, toutes employées chez Picard & Roche, une pièce mettant en scène une lutte ouvrière féminine, et il y n'y en a pas beaucoup...Les voici donc ces onze femmes, membres du comité d'usine (l'équivalent du CSE) ou plutôt dix. Attendant que l'une d'entre elles, Blanche, revienne d'une interminable réunion avec la direction, les cravates comme elles les appellent. Près de trois heures qu'elles battent la semelle, attendant, angoissées du sort que vont leur réserver les nouveaux acquéreurs de cette entreprise de confection qui se porte pourtant bien. Alors pour combler l'ennui, on se charrie un peu, entre ouvrières et employées, entre anciennes et nouvelles, entre jeunes et vieilles.

Mais voici que Blanche revient de son marathon avec une nouvelle, et une forme d'ultimatum : les onze doivent décider pour l'usine entière (deux-cents femmes) si elles consentent à voir leur pause amputée de sept minutes, passant ainsi de quinze à huit minutes. Elles ne disposeront que d'une heure pour se décider. Quasiment en temps réel, voici la réflexion en action. Les camps se dessinent ainsi : entre les sceptiques, les décidées, les méfiantes. Point commun à toutes celles qui doivent se décider pour ou contre cette étrange proposition lancée de manière apparemment anodine : la trouille au ventre, celle de perdre cet emploi, dur et mal payé certes, mais en CDI, à un moment où ferment les usines.

Elles sont presque perdues sous l'immense espace ouvert de la scène du théâtre de Pierre de l'Épée de bois. Leur espace de jeu est circonscrit par un rond de projecteurs et là-bas, derrière les cartons qui figurent le fond de scène, quatre musiciens invisibles jouent une bande son un peu tonitruante. Sous les néons, les mouvements des comédiennes se répètent un peu : une intervention - souvent brève - et l'on reprend sa place. La voix se perd un peu dans la grande nef du théâtre, surtout quand les quatre instrumentistes donnent de la leur.

On doit ainsi parfois tendre l'oreille pour saisir le propos. On se demande d'ailleurs quel est l'apport de cette bande son souvent trop forte et quasiment toujours en contrepoint du texte.

De même manière, on pourra juger quelque peu inutile et grandiloquent l'effet final - que l'on ne révélera pas ici - mais qui vient couronner une fin ouverte. Le texte de « sept minutes », signé Stefano Massini, est un texte choral, laissant finalement peu de place au développement de la psychologie des onze protagonistes. Tout au plus peut-on attraper au vol quelques détails d'une vie ou d'une souffrance, et faire son choix parmi les personnalités les plus attachantes.

Sans négliger le talent de toutes les autres, on nous permettra ici de relever particulièrement celui de Karine Dedeurwaerder, qui joue Blanche, la porte-parole. Malgré le parti-pris de mise en scène qui choisit de la vieillir exagérément, elle s'impose en chef de file parfois autoritaire de cette bande qui ne fait pas toujours groupe. On a aussi aimé Valérie Decobert, rebelle Arielle, résistant contre le pessimisme ressenti de Blanche.

Et enfin, malgré la rareté de ses interventions, on a apprécié les interventions d'Emmanuelle Monteil, qui interprète Mahtab de sa voix tout à fait particulière.

On l'a écrit plus haut, les pièces mettant en scène les luttes ouvrières sont rares, et celles qui mettent en scène des femmes en lutte, encore plus. Alors, si le thème vous intéresse et si vous voulez défendre le théâtre de troupe, vous prendrez la direction de l'épée de bois, dans la Cartoucherie de Vincennes.

Eric Dotter

RÉSEAUX SOCIAUX



labobine__ ...

La Bobine - Mouvement Créatif

583 publications 13,8 k followers 450 suivi(e)s

Média et évènements ✨

Par @charlottesoulnac & @antonin_soulnac

aussi sur labobinemedia.fr

Podcast : @pasdeplanb

linktr.ee/labobine__ @labobine__

NOTRE SÉLECTION DES SPECTACLES

★

★

À NE SURTOUT PAS RATER EN JUIN

★

LA BOBINE

7 MINUTES (COMITÉ D'USINE)

Mise en scène Olivier Mellor

TARIF -30 ANS 14€

Théâtre de l'Épée de Bois, 75012
Du 11 juin au 28 juin 2026

Dix femmes du comité d'usine de Picard & Roche attendent le retour de Blanche, leur porte-parole, partie négocier avec les nouveaux patrons. À son retour, elles n'auront qu'une heure pour décider : accepter une réduction de sept minutes de leur pause déjeuner afin de sauver l'usine et les 200 emplois. Face à ce choix, une question s'impose : jusqu'ou sommes-nous prêts à aller pour conserver notre travail ?

LA BOBINE

https://www.instagram.com/p/DZZQDKJcY_/?img_index=6